Document generated on 10/12/2024 2:52 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Une brèche dans la normalité

David Bélanger, *En savoir trop*, Longueuil, L'instant même, 2019, 135 p.

David Dorais

Number 143, Fall 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93628ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dorais, D. (2020). Review of [Une brèche dans la normalité / David Bélanger, *En savoir trop*, Longueuil, L'instant même, 2019, 135 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 89–93.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une brèche dans la normalité

David Bélanger, *En savoir trop*, Longueuil, L'instant même, 2019, 135 p.

En 2014, David Bélanger (devenu depuis directeur de la rédaction d'*XYZ*) publiait son premier livre, *Métastases*. Ce polar — mi-thriller, mi-roman formaliste — reconduisait les clichés de la littérature policière (la femme séduisante assassinée, le vieux flic solitaire et soiffard, le jeune loup avide de se tailler une place), mais en même temps les détournait par une distorsion du récit. La prolifération des tumeurs cancéreuses devenait le symbole de la déformation des codes et du brouillage des pistes.

En savoir trop est le deuxième livre de Bélanger et son premier recueil de nouvelles ; certains de ses textes ont paru auparavant dans *XYZ*. Des nouvelles d'une bonne longueur alternent avec des textes brefs regroupés en séries. La série « Proximité » met en scène des cas où les rapports sociaux tournent mal : un vieil homme bizarre tue un voisin venu lui proposer d'installer ses rideaux ; une invasion d'écureuils (attirés par deux cadavres) crée une commotion dans un quartier ; des enfants disparaissent mystérieusement de leurs poussettes, à la stupéfaction des parents. Dans chaque cas, une situation banale dérape. La rupture avec le quotidien, l'ouverture d'une brèche dans la normalité, le déchirement des apparences sous l'action de l'énigmatique, voilà ce qui constitue le socle de ce livre. On pourrait dire que Bélanger cultive le fantastique, non pas au sens restreint d'intrusion du surnaturel, mais au sens large de remise en question de ce qui est communément admis. Pour sa part, la série « Les idées viennent dans la douche » présente des variations sur le motif des tragédies dont sont

victimes les membres d'une famille (assassinat, kidnapping ou… attaque de zombies).

À propos de *Métastases*, les critiques avaient mentionné la richesse et la complexité de l'écriture. Dans *En savoir trop*, le style s'avère de nouveau dense, sans pour autant nuire au progrès de l'intrigue ni à l'intérêt de la lecture. Bélanger procède par empilement ou par concaténation, accumulant les points de vue, faisant se télescoper les repères temporels ou les paroles des protagonistes, parfois grâce à l'alternance des caractères romains et italiques. Cette attention à la construction du récit se reflète dans celle de l'auteur au langage. Non pas le langage comme matériau du texte, mais comme objet de l'intrigue, élément d'étonnement et de perplexité. Le récit d'un des enlèvements de la série « Proximité » repose sur le témoignage d'un enfant qui parle à peine. À travers son discours maladroit, on comprend (ou croit comprendre) que la petite Mia, disparue depuis quatre jours, aurait été en contact à la garderie avec un « Louflip » (Louis-Philippe ?). Elle aurait même dormi avec lui. L'éducatrice de la garderie ne sait pas de qui il s'agit : aucun individu ni même de toutou ne porte ce nom. D'autres enfants se mettent à témoigner de la présence de ce « Louflip » ou « Luifil », mais le mystère ne sera jamais éclairci. Plus ambitieuse, la longue nouvelle « Couve-effet » relate comment ce mot absurde accompagne ou annonce systématiquement, dans le discours d'un petit enfant (fils de la narratrice sidérée), des catastrophes majeures dans le monde, villes qui s'abîment dans des trous apparus sans signe précurseur autre que la profération du mot « couve-effet ».

Les enfants, on le constate, sont des acteurs majeurs dans les nouvelles de Bélanger. Ils constituent des signifiants de l'étrangeté fondamentale du monde. En ce sens, ce sont les vecteurs du fantastique. Un peu comme dans le vieux film *Le village des damnés*, les jeunes ici semblent avoir accès à un autre univers et partager une connivence. Ils savent quelque chose qu'ils ne peuvent pas exprimer, des secrets interdits aux adultes. Toutefois, cette connaissance privilégiée ne les place

pas au-dessus de leurs parents. Elle les rend au contraire plus vulnérables aux forces insaisissables qui baignent le monde humain et veulent sa perte. Les enfants représentent ainsi les verrous, comme on le dit dans le langage militaire, qui empêchent l'ennemi de pénétrer dans notre univers. Placés à l'avant-garde, ils voient venir le danger et se trouvent exposés au premier rang. Leur prescience constitue en même temps leur fragilité. Sans compter qu'on ne comprend pas toujours à quoi riment les puissances s'abattant sur eux. Dans « 1 h 45 », une petite fille développe un décalage dans le comportement : elle réagit toujours une heure et trois quarts après que l'événement déclencheur a eu lieu. Un scientifique informe les parents que leur fillette souffre d'un « décalage psycho-perceptif » impossible à expliquer. Encore une fois, l'enfant se révèle, comme certains personnages de contes de fées, un être doté d'une faculté qui est à la fois une bénédiction et une malédiction.

Toutefois, Bélanger ne se cantonne pas à la fantaisie, quelque fertile que soit la sienne. Né en 1989, appartenant à la génération qui se trouvait en première ligne lors de la grève étudiante de 2012, il inscrit dans ses textes un propos sociopolitique qui, sans être prééminent, s'avère tout de même notable. Par exemple, le mystérieux mot « couve-effet » qui prédit les fléaux apparaît, nous dit-on, dans les paroles de plusieurs enfants sous diverses formes, entre autres « covfefe ». Or, on sait que ce mot absurde a été tweeté en 2017 par Donald Trump, ce qui a constitué une preuve de plus de sa puérilité. Manière de dire que certains discours peuvent mener à des catastrophes ? Cette flèche décochée à l'endroit de l'américanisme ou du mode de vie américain n'est pas un cas unique dans le recueil : l'invasion d'écureuils de « Proximité 2 » pourrait être vue comme une métaphore des immigrants qui « envahissent » les bonnes banlieues, ce que tend à confirmer la nouvelle « L'espèce », délire apocalyptique dans lequel des écureuils gris deviennent enragés partout en Amérique du Nord et massacrent les humains. Dans une autre veine, deux histoires mettent en scène des

professeurs de cégep ou d'université qui perdent les pédales devant leurs classes et qui, tâchant de leur inculquer une leçon de morale, en viennent à tenir des propos qu'on leur reprochera. La responsabilité de l'enseignant, qui détient le privilège de former les esprits, est ici mise en question, de même que le pouvoir attribué au maître en regard du libre arbitre de l'étudiant. La nouvelle « Deux hommes face à l'aube », particulièrement retorse, montre comment un professeur a tenu un discours sur le fait que la vie était courte, ce qui a entraîné l'un des étudiants à violer une fille, ce dont on blâme le professeur. Bélanger met ici en balance la restriction de la parole académique avec la reconnaissance de ses impacts, sans trancher la question.

Les préoccupations sociopolitiques du nouvellier mènent à une rêverie de la fin du monde. Un sentiment de cataclysme imminent pèse sur le recueil, comme si tous ces mondes miniatures étaient sur le point de basculer dans le néant. Le narrateur de la dernière nouvelle déclare :

> Nous finirons bien par perdre pour de bon, avalés par un tremblement de terre, mordus par un zombie, brûlés par une pluie acide, et on se demandera étonnés pourquoi avoir […] accumulé ces connaissances qui nous escortent mollement jusqu'à l'escarpement de la falaise.

Devrait-on voir là un reflet de l'anxiété écologique, qui est aux jeunes générations actuelles ce que l'angoisse nucléaire était à celles des années 1980 ? La certitude de l'apocalypse imprègne le livre, avec ce qu'elle porte d'absurdité. Car, commente judicieusement un personnage de philosophe invité au téléjournal, le problème est que tout événement traumatique trouve son sens *a posteriori*. Or, par définition, rien ne vient après la fin du monde… Curieusement, à cette assurance que le monde touche à sa fin répond une ambiguïté chez l'auteur dans la manière de terminer ses récits. Plutôt que de déboucher sur un dénouement net, clair, sans équivoque, ils se concluent souvent sur une interrogation, une

incertitude, un embarras à décider. Ainsi, les savants convoqués pour éclaircir le mystère des enfants insolites, dans « Couve-effet » ou « 1 h 45 », ne pourront pas statuer sur les cas et devront se résoudre à attendre pour voir ce qui se passera. Le titre du recueil de David Bélanger apparaît alors non comme une injonction, mais comme une impossibilité à l'ère du pessimisme et du scepticisme.

David Dorais

Si c'est trash, ça fait du cash

Melissa Bull, *Éclipse électrique*, traduit de l'anglais par Benoît Laflamme, Montréal, Boréal, 2020, 242 p.

Le recueil de nouvelles *Éclipse électrique* de la Montréalaise Melissa Bull a été traduit de l'anglais chez Boréal — comme *Zolitude* de Paige Cooper, dont rend compte David Dorais dans ces pages. Le livre, complètement montréalais, présente la réalité trash de vies disséminées ; les nouvelles de Bull n'hésitent pas à mettre en scène des personnages résolument méchants ou à l'éthique questionnable, soumettant enfants, compagnes, conquêtes aux aléas de leurs humeurs. Il est trash, ce père de famille de « Rivière Rouge » qui répand son fiel sur sa femme pour le mauvais choix de vin, sur son fils pour l'odeur de poisson qui empeste le chalet. Elle est trash, la belle-mère de « Dérive » qui crache sur sa belle-fille, lui impose une vie militaire faite de corvées, de conversations tendues, d'interdits absurdes. Il est trash, le don Juan malpropre de « Chez Serge » qui gère ses conquêtes amoureuses comme un harem bas de gamme. Ils sont trash, l'univers des essais cliniques décrit dans « Numéro 42 », le monde du travail dans « J'ai les cheveux courts », la vie d'ex-héroïnomanes dans « Cantique » ou « Landslide ». Le trash est le véritable décor d'*Éclipse électrique* : on ne compte plus les appartements miteux, les baises décevantes, les flaques de vomi, les sentiments de honte. Melissa Bull maîtrise si bien cette violence normale, quasiment quotidienne, que cette